

## Une belle histoire

La liaison par autocar pour Bérhé passait par là six fois par jour. Ils la prenaient chaque matin et chaque soir, dans un sens pour quitter leur hameau, dans l'autre pour le rejoindre et y reposer leur âme dans le calme de l'environnement familial, dans la quiétude d'un repos mérité après la journée d'exténuation. Chaque jour ce bout crasseux de bitume enclavé entre la rivière et le bois voyait passer les voitures dans leur lent ballet organisé. Passe et repasse. Chaque jour les mêmes groupes informes anonymes assis dans les mêmes autocars aux sièges incrustés de crasse et de taches grasses que l'on préfère ignorer. Ces mêmes sièges qui ont soutenu des générations anonymes et qui continuent leur tâche humblement. La liaison par autocar pour Bérhé. un mythe régional !

La route crevée de nids de poule et de vallées creusées par l'érosion des pluies de printemps dans le bitume secouait le car et bringuebalait les quelques passagers qui n'avaient pas trouvé de place assise et devaient rester debout. C'était souvent les plus vieux du véhicule. Les plus vieux dont le sourire édenté, le craquement des articulations à chaque mouvement et l'odeur putride de vieillesse négligée repoussaient les plus jeunes. Ingrats. Ils voyaient en eux des cadavres déjà puants qui continuaient leurs habitudes pour ne pas accepter qu'ils étaient morts depuis longtemps. Ils en détournaient le regard, pour ne pas avoir le temps de s'imaginer devenir ça. Ils avaient le nez contre la vitre, celle du téléphone pour la plupart, celle du car pour les éternels fatigués qui profitent des derniers instants de repos avant l'arène éducative. Au milieu de cet embryon de société une iconoclaste lit un livre, *Ernestine*, elle lit. Seule résistante à se plonger dans les pages de papier au milieu de l'agitation ensommeillée des générations qui se rendent à Bérhé.

Neige. Silencieusement, flocon après flocon, il neige ce jour-là. L'enfant se rend au collège, habitude, devoir, il y va, c'est comme ça. Il regarde par la fenêtre l'herbe du bas-côté se recouvrir des miettes silencieuses de neige tandis que la route refuse ce manteau et fait fondre chaque flocon qui la touche. Il rêve les yeux fixés dans le vide neigeux. Il tend la langue, voudrait sentir quelques flocons dans sa bouche. Il ferme les yeux, s'avance doucement. La langue s'écrase violemment contre la vitre amère et sale. Trace humide. Réalité qui le frappe. Retour aux choses. Le car file. Il espère que la vieille qui le fixe depuis qu'elle est montée ne viendra pas s'asseoir à côté de lui. Il récupère son sac posé à ses pieds et l'installe comme un camarade sur le siège voisin, le tapote, l'époussète, s'assure de son confort. Il aurait presque envie de lui parler, de lui chuchoter à l'oreille. Mais il n'a pas d'oreille, retour aux choses. Il pense à Margot qu'il aime, il lui écrit un message dans lequel il fait le pitre, ça la fera sourire, il le sait, il s' imagine ses yeux qui le dévore quand il la fait rire. Pas de réseau. Le message s'accroche, refuse de s'envoyer, il reste là habillé de son point d'exclamation rouge, il faudra réessayer dans quelques kilomètres. Le car prend de la vitesse, il s'envole, s'élance entre les flocons, survole le bois et file en direction de Bérhé en évitant les lacets et les épingles à nourrices. Ses deux grandes ailes pleines d'écailles le portent à travers le brouillard, on distingue au sol la route qui s'éloigne. Les vieux ont disparus, tombés dans une embardée. Chute qui les a rendu à la terre. On respire à nouveau !

L'enfant inspire une grande bouffée, toussote. Toujours cette odeur putride de vieillesse négligée. Il ouvre les yeux, retour aux choses. La vieille le fixe et le car file sur l'asphalte.

Plaque de verglas. Glissade.

Le car casse, accident, roule, s'enflamme, cris de peurs cris de mort, on meurt sur la route dans les flammes. Il fait chaud, corps dorlotés par les flammes qui lèchent la chair sifflante, hurlante, dans la tourmente. La route close c'est les gyrophares, lumières tournantes à en tourner la tête, on s'arrête, curieux, on essaye de voir, on ne sait pas quoi mais on aimerait bien savoir. Ça craque, ça claque, la tôle ondule dans les flammes, la chaleur tord le ciel brouille la vue, ça sent la viande grillée, barbecue d'été goût de charbon qui se dépose en pluie, flocons noirs, sur la langue tendue de l'enfant qui regarde par la vitre l'horreur d'un monde qui continuera sans lui. L'œil vitreux, la langue tendue, noircie par l'incendie qui consume son enfance sa vie s'élève avec les flammes dans la fumée noire du car qui crame.

On enlève les corps charbons, chapelle ardente, le Ministre se déplace, drame national. Unes. Vingt-quatre, quarante-huit, soixante-douze heures, tout est presque oublié déjà, un braquage, une déclaration déplacée, l'inflation, on passe à autre chose. Le drame national est redevenu personnel, tristesse familiale.

On a jeté sur le bitume une poignée de sable comme une poignée de terre sur un cercueil, pour cacher pudiquement les traces, les séquelles, oublier. Ceux qui passent par là et qui savent font comme si rien ne s'était passé, ils préfèrent ne pas y penser, on accélère, on a peur, un peu. On sait que c'est dangereux, plus personne ne prend la liaison d'ailleurs, elle a été annulée, supprimée. Plus assez rentable, trop dangereuse. Désormais chacun reste chez soi ou voyage seul. On préfère, ça ampute les discussions autour du sujet de, c'est mieux pour tout le monde, on en est certain.

L'un passe, l'autre suit, chacun dans sa voiture, silencieux, persuadé d'aller mieux, de s'en remettre tant que rien n'est évoqué. Silence.

Plus de liaison, le hameau se dépeuple, on s'en va en ville, tout y est tellement plus simple, plus pratique, plus accessible ! Plus cher aussi, mais ça on ne le dit pas, on préfère ne pas y penser. Et puis le temps gagné en trajet, le risque diminué, on y gagne ! Plus de car, la route est délaissée, les maisons vides, la petite départementale en mauvais état est coupée, pas assez d'argent pour l'entretenir, pas rentable, personne ne la prend plus. On construit un contournement moderne, plus rapide. Les maisons se retrouvent isolées, délaissées. Abandon, le toit s'écroule, les murs se fissurent. La route fermée ne rouvrira pas, en trop mauvais état. On la démantèle, ça agrandira le champ à Jean-Paul. La route coupée devient impasse où plus personne ne passe sauf quelques touristes, l'été, qui cherchent un coin pour pique-niquer. On s'arrête, on ouvre le coffre, sort la nappe, le fromage, les tomates et on repart. Tout est allé très vite, aliments crus, on est en transit, pas le temps. Déjà on reprend la route dans la chaleur estivale, clim à fond et Michel Fugain idem, on ignore l'histoire du lieu, il vaut mieux de toute façon. L'autoroute éloigne les vacanciers qui descendent vers le midi.

On raconte - mais c'est bien plus qu'une histoire, c'est de ces on-dit tellement usés qu'ils en sont devenus réels - que l'enfant mort ce jour-là en allant au collège a grandi, plusieurs l'ont vu, c'est sûr, son fantôme a grandi. Le petiot a désormais la silhouette d'un homme et il entretient le bord de la route comme un souvenir. Il enlève les feuilles mortes pour ne laisser que les herbes vivre tant bien que mal dans la chaleur qui brûle tout. Parfois le vent qui le traverse chante en soufflant un épître à Margot.